





Gilbert Freuchet

# CHRONIQUE RURALE

ou

*les tribulations d'un citadin en Ardèche*

*Ce récit est librement inspiré d'histoires vécues de 1970 à 1985  
dans les Boutières et au pied du Mézenc.  
Toute ressemblance avec des  
des lieux, des situations, des personnes, des noms propres, existant  
ou ayant existé  
ne saurait être volontaire. Sauf quelquefois.*

## Remerciements

À Annick pour ses encouragements  
À Françoise Trescol pour ses conseils et ses remarques

Photos de couverture : Jean-Marc Haon, Gilbert Freuchet

© Gilbert Freuchet 2018

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

*« Pourtant, que la montagne est belle... »*



## CHRONIQUE RURALE

Saint-Martin de Valamas, 1985

C'était la troisième feuille qu'il déchirait. Décidemment, il n'y arriverait pas aujourd'hui non plus ; pas plus que les jours précédents d'ailleurs, il n'arrivait pas à écrire quelque chose de suivi qui puisse présenter un intérêt, à son avis du moins. Il prit une quatrième feuille, griffonna machinalement un angle puis évalua la distance qui le séparait de la corbeille où elle allait, comme les autres, inéluctablement finir malgré son horreur du gaspillage. L'inspiration ne venait pas. Il n'avait même pas le titre. La seule chose qu'il parvenait à imaginer, et encore, c'était la couverture, son nom dessus... Un peu puéril tout de même.

Si seulement un copain passait, il aurait l'excuse toute trouvée pour arrêter de se torturer à aligner trois lignes. Non qu'il le désirât vraiment, il aimait être seul le soir quand tout le village est endormi, posséder la nuit entière, tellement plus longue que le jour, éternelle. Il s'était paré comme pour tenir un siège : tabac à rouler, quelques canettes de bière sur la table basse du salon et une musique suave en sourdine, des vieux blues américains et un peu de JJ Cale. Les spots, judicieusement disposés, diffusaient une douce lumière tamisée, un vrai cocon cet appartement à Saint-Martin-de-Valamas qu'un heureux hasard lui avait permis de trouver, deux années auparavant, au moment où lui et sa compagne en avaient eu assez de la vie rude et solitaire de la montagne. Il était perché au deuxième et dernier étage d'une vieille bâtisse bourgeoise, inoccupée dix mois de l'année. Un vrai bonheur, fugitif mais bonheur tout de même,

que les nuits dans cette tour d'ivoire, hors de la réalité quotidienne pour quelques heures. Pourtant, malgré toute cette mise en condition, ce décorum fabriqué, toujours pas la moindre idée, l'esprit vide ne sachant par où commencer.

Il se leva et se dirigea vers la cuisine, espérant y trouver quelque chose à grignoter. En passant devant la fenêtre du salon, il risqua un coup d'œil sur la place du village, déserte à cette heure-là. D'ailleurs, pourquoi s'appelait-elle « la Place » ? Elle servait surtout de parking. Il n'était pas très tard, huit coups venaient juste de sonner au clocher de l'église, mais dehors il n'y avait plus âme qui vive. Seul un bistrot, juste en face, était encore éclairé, dernier sursaut d'un village qui s'endort. Les gens se couchent tôt à la campagne. Un chien flairait une poubelle, regardait alternativement, à droite, à gauche, se demandant sans doute s'il allait casser la croûte sur place ou emporter le sac bleu-plastique pour l'éparpiller plus loin.

Le village, déserté depuis longtemps par les jeunes les plus entreprenants, semblait lui renvoyer l'image de la France en devenir : des territoires ruraux qui se vident, dans l'incapacité de se renouveler, se sabordant eux-mêmes par peur de l'inconnu et de ces nouveaux arrivants qui, quelquefois, apportaient dans leurs bagages l'énergie de la nouveauté ; et ailleurs, des mégaloïles surpeuplées allongeant sans fin leurs banlieues sinistres où allaient s'entasser des multitudes de chômeurs en puissance, attendant sans grand espoir de trouver un emploi dans une administration.

Un vague à l'âme instillait un semblant de morosité et un léger spleen auquel il n'adhérait pas vraiment. Il se secoua et se servit un verre de « Old Lager ». Cette mélancolie passagère lui donnait soif, ou alors c'était un prétexte. Il avalait une première gorgée lorsqu'il entendit des pas discrets dans les escaliers. Ce



devait être un ami, les fâcheux font plus de bruit. Il attendit qu'on frappe avant d'ouvrir, histoire d'avoir l'air occupé, un besoin de mise en scène même quand elle n'est pas nécessaire. Toc, toc, toc.

C'était Joan, un « vieux » baba sur le retour ; non qu'à quarante ans on soit vieux, au contraire, c'est en principe encore l'âge des jeunes loups, l'âge de la vie devant soi, l'âge réfléchi où l'on va prendre la bonne direction... à condition de ne pas s'être trompé de voie quelques années plus tôt et de se retrouver dans une impasse, au bout d'une route trop longue, et sans le courage de faire demi-tour. Alors, ses quarante ans étaient devenus un fardeau ; c'est parfois très vieux, l'âge où l'on hésite, où l'on pense n'avoir plus le droit à l'erreur car on a vécu trop longtemps sur des utopies qu'on n'a pas su réaménager au bon moment, on a pris le bon train mais on a loupé les correspondances...

Joan avait lâché le peu qu'il avait une quinzaine d'années plus tôt, dans un enthousiasme à déplacer des montagnes, pour aller conquérir un vague eldorado, fait d'utopies pacifistes et d'écologie approximative : la musique, l'amour, la douceur du temps qui passe, le bonheur tranquille au fil de saisons qu'il n'avait pas imaginées aussi rudes, le paradis perdu et redécouvert dans une grange isolée au fond d'une vallée sans soleil ou sur un plateau ouvert à tous les vents. Se retrouver les mains nues, la tête vide de rêves et d'illusions, leurré par les beaux discours et les slogans alléchants. Triste révolte que celle qui échoue dans l'indifférence générale, tout simplement parce qu'elle est démodée. Le siècle change ailleurs, ici, c'est la voie de garage.

Ça y est, pensait Guilbaud, revoilà Joan avec ses idées noires... Elles lui revenaient chaque fois qu'il loupait un

marché, on savait ce qu'il ruminait avant même qu'il ne le dise. Ce n'était pas lui qui allait lui remonter le moral ce soir mais bon, c'était tout de même un copain, il l'aimait bien.

- Salut mon grand, dit-il en poussant la porte sans qu'on lui ait dit d'entrer, il connaissait la maison.

Sourire chaleureux, poignée de mains fraternelle des compagnons d'infortune. Il avait les yeux brillants ce soir Joan.

- Salut l'ami, tu as fait le marché ce matin ?

- Mouais et puis j'ai traîné ensuite, je n'ai pas dérouillé, rien vendu, que des ploucs. Vivement cet été quand les touristes seront revenus.

Pas difficile de deviner la suite... Il avait gagné dix ou vingt balles dans la matinée à vendre des bracelets et des boucles d'oreilles imitation or aux gamins des paysans et, après avoir remballé ses bijoux de pacotilles dans de grandes valises en contreplaqué et attaché les lourds tréteaux en ferraille et le barnum sur la galerie du break 404, il avait passé la majeure partie de l'après-midi au bistrot à siroter des Leffes avec les autres copains.

- J'ai peut-être un peu trop bu, mais ça va. Il faudrait que je rachète de la camelote moins ringarde, quelque chose qui attire l'œil, et que je monte un banc plus classe, dit-il en s'affalant sur le divan du salon, dans un jargon mi forain, mi argot, prononcé avec une gouaille faubourienne que ne renieraient pas ceux de la Place Clichy.

- J'ai pas une tune pour me refaire un stock et je suis à découvert au Crédit agricole. Ils m'ont convoqué hier. Ils veulent bien patienter encore un peu et honorer les chèques, mais il faut que je trouve un plan vite fait pour rembourser.

- Ça ne te consolera sûrement pas mais on est nombreux à avoir ces problèmes... Tu veux manger ?

- Non, ça va, pour l'instant je préférerais me reposer un peu.

Ils étaient tous deux affalés sur la banquette d'angle en bois noir du salon, l'un en face de l'autre. Guilbaud poussa légèrement ses feuilles qu'il avait regroupées avant d'ouvrir la porte, discrétion oblige, ce n'est pas la peine de raconter ce que l'on fait surtout si ça ne reste qu'une velléité. Il préférerait écouter, dire un mot de temps en temps sans parler de ses états d'âme qui seraient sans doute différents demain et qui, de toute façon, n'intéresseraient personne.

- Tu as des projets ? demanda-t-il, pour éviter de rester trop longtemps silencieux.

- Aucun ! Il faudrait que je m'arrache de ce coin, tout ce que je veux entreprendre est voué à l'échec. On est trop loin d'une ville. Et puis, aller où ? Pour faire quoi ? Je ne vais pas retourner à l'usine, j'ai trop pris l'habitude de la liberté. Et voudrait-on de moi ? Tu as vu la tête que j'ai ?

- Tu pourrais te raser, te couper les cheveux, tu dates un peu, ça ne se fait plus cette tenue.

Pour toute réponse Joan haussa les épaules. Il partit chercher son paquet de Marlboro qu'il avait oublié dans la camionnette. Guilbaud en profita pour relire les dernières lignes qu'il avait écrites. Pas terrible, l'histoire risquait de virer au mélo s'il se laissait influencer par les copains, ce n'était pas le but. Mais, lui-même passait successivement par tous les états d'âme selon les jours et fatalement le récit s'en ressentait. Enfin, le récit... encore faudrait-il qu'il en ait un. Bon, il verrait bien, en fait il ne s'était engagé à rien.

- Tu veux une petite bière ? proposa-t-il comme Joan revenait.

Curieux cette manie de minimiser le plaisir, comme si on en avait toujours un peu honte : un petit verre, une petite cigarette, un petit disque... N'y aurait-il que les ennuis à être grands ?

- Hé ! arrête, tu vas me finir !

- Tu dis toujours ça, je parie que tu dois le dire partout, c'est devenu un tic...

- Peut-être. Finalement, j'en veux bien une, la dernière.

Guilbaud déboucha deux autres bouteilles. Il mit un disque de Dire Strait, *Telegraph road*, sur la vieille chaîne hi-fi qui avait résisté à des années d'intempéries, de sautes de tension, de coups de foudre, d'humidité et de poussière de feu de bois au fond de l'écurie vaguement transformée en salon de la vieille ferme qu'il avait achetée sur le plateau une douzaine d'années auparavant. Une musique tout en nuance emplît la pièce. Le soliste avait un jeu sans égal, une façon de faire pleurer sa guitare, de doubler, tripler les notes, de les laisser mourir doucement tout en haut du manche puis de les faire renaître dans un claquement métallique avec une dextérité à nulle autre pareille, sans effort. De quoi faire rougir de honte ou baver d'envie des générations de gratouillards.

Dix heures sonnaient au clocher de l'église, ou peut-être onze, Guilbaud n'avait pas compté tous les coups. Joan resterait sûrement coucher là, il n'allait pas rentrer chez lui ce soir : il y avait une bonne vingtaine de kilomètres de virages pour rejoindre sa vallée, un peu au-dessus des Nonières, plus quelques autres ensuite sur une piste en terre plus ou moins carrossable. Et encore, en ce début de printemps ce n'était rien ! Il fallait voir ça l'hiver... Le chasse-neige ne passait jamais sur ce chemin. Obligé d'attendre que la neige veuille bien fondre suffisamment et de rester coincé dans ce fond de vallée si l'on n'avait pas pris la précaution de laisser sa voiture au bord de la route. Et même

la route ! Les Ponts et Chaussées ne savaient parfois plus où donner de la tête quand le vent du nord se mettait de la partie. Il faisait alors tourbillonner des nuées de flocons qui, volant à l'horizontale, s'infiltraient partout et formaient d'énormes congères dans chaque repli de terrain – et Dieu sait s'il y a des replis de terrain dans la montagne ardéchoise – bloquant pour des jours et des jours les innombrables petits chemins qui conduisent à chaque ferme ou hameaux aux écartés. Aussitôt dégagés, aussitôt bouchés. Alors, si en plus de tous ces aléas, il leur fallait aussi déblayer ces pistes en terre habitées par des hippies venus d'on ne sait où...

- Tchin, fit Joan en levant son verre, je vide le godet et, si tu le veux bien, je me couche après, je ne tiens plus. Demain, je voudrais aller au Cheylard et il vaut mieux que j'arrive de bonne heure. La semaine passée, ma place était prise par un type qui vend de la poterie marocaine. Je l'connais pas, il est nouveau et doit venir prospecter dans le coin. Et puis, les gamins sont en vacances et s'il fait beau, j'ai peut-être une chance de leur vendre mes bracelets en cuir. Allez !

Il vida son verre d'un trait et essuya d'un revers de manche quelques traces d'écume restée dans ses moustaches. La deuxième face du disque s'achevait dans les applaudissements d'une foule survoltée. C'était un concert enregistré en public, un *live* comme on dit.

- Je prends la petite chambre bleue, comme d'hab ? demanda-t-il, tel un locataire de pension de famille, un sourire malicieux au coin des lèvres, l'œil pétillant. C'est douillet chez vous. Janick rentre bientôt ? Ça fait au moins un mois que je ne l'ai pas vue sur le marché.

Janick était la compagne de Guilbaud. Bizarre ce nom breton que lui avait donné ses parents alors qu'ils n'étaient jamais sortis de la banlieue parisienne. Un an ou deux auparavant elle avait commencé à s'ennuyer ici : il n'y avait pas assez de monde et rencontrer toujours les mêmes, qui vont bien, qui vont mal, lui était devenu étouffant. Elle supportait mal la routine et avait eu besoin de changer d'air, d'aller voir ailleurs, de revenir peut-être avec de nouvelles idées ; besoin aussi de gagner trois sous, et ce n'était pas le moindre. Désirer de nouveau la télé, le chauffage central, une voiture, même d'occasion mais qui roule, acheter un disque de temps en temps, toutes choses difficilement compatibles avec la dure existence de « chasseurs-cueilleurs » sur le Plateau ardéchois. Prospère en ville, on rejette la consommation, modeste à la campagne, on ne pense bientôt plus qu'à ça. Alors, il fallait s'évader de temps en temps sous peine de sombrer dans un désarroi matériel et dériver lentement vers le sous-développement. Vivre solitaire dans un monde de solitude fait de forêts, de pâturages entrecoupés de hauts genêts et de roches stériles devient usant à la longue ; à moins d'être un ascète, un ermite, un moine. Ou un misanthrope, un entêté acharné, qui croit dur comme fer que seule sa solution est la bonne. Ils en avaient rencontré quelques-uns de ces hurluberlus, à douze cent mètres d'altitude, blottis dans leur méchante bâtisse de basalte noir agrippée au versant, balayée par le blizzard huit ou neuf mois de l'année, s'escrimant à gagner une maigre pitance avec quatre ou cinq chèvres, un âne ou deux, quelques poules, chantres d'une écologie mal comprise, intransigeants avec eux-mêmes autant qu'avec autrui.

Ce n'était pas de gaîté de cœur que Janick et Guilbaud s'étaient séparés cette fois-ci. Au début, sans se l'avouer, cela ne leur avait pas trop déplu. On peut s'aimer et vouloir vivre

ensemble tout en s'aménageant des périodes d'indépendance temporaires où la dualité se vit à distance ; rompre le rythme, la routine, modifiait les habitudes. Se séparer de temps à autre redonne une saveur à l'amour, une saveur dont on risque de perdre le goût tant on s'accoutume aux bonnes choses jusqu'à ce qu'elles finissent par s'affadir. Le bonheur se prend par petites touches, par bribes grapillées de ci, de là, avec précaution, savourant l'instant où on le saisit. Le bonheur se trouve partout à condition de le déguster sans gaspillage, sinon, il se sauve.

Étonné de voir sa question sans réponse, inquiet peut-être d'avoir gaffé, Joan demanda à nouveau, plus timidement :

- Janick... revient bientôt ?

- Euh... Excuse-moi, je pensais à autre chose... Oui, mais pas avant un mois, peut-être un petit peu plus, j'irai la chercher à la gare. Dans l'immédiat, je vais aller me coucher, je suis crevé. Je te passe le réveil, n'oublie pas de fermer les portes en bas quand tu partiras demain matin, on se retrouvera au marché.

\*\*\*\*\*

Ça faisait bien une heure qu'il était couché sans parvenir à s'endormir. Il avait pourtant pris un livre, un de ces bouquins écrits par ce qu'il est convenu d'appeler « les nouveaux philosophes » (ou peut-être un « ancien » à présent, lorsqu'on vit loin de la capitale, les idées ont parfois quelques années de retard). Ce livre le gonflait copieusement, il avait espéré trouver le sommeil rapidement tant ce genre de lecture l'ennuyait. Pourquoi écrire de façon si obscure des choses simples ? Ce qui se conçoit clairement s'énonce clairement, avait dit en substance un autre philosophe, un vrai. En tout cas, fini le café, il en avait bien trop bu dans la journée et pour peu qu'il ait l'esprit

préoccupé, c'était fatal, la nuit blanche assurée. Il pourrait reprendre son récit, plein d'idées lui étaient passées par la tête et demain, il n'en aurait plus une seule. Il serait encore obligé de se torturer l'esprit pour aligner trois ou quatre mauvaises lignes. Et pourquoi avait-il eu cette idée aussi absurde que saugrenue de vouloir écrire ? Un jour d'exaltation où il s'était sans doute un peu vanté, et à présent qu'il en avait parlé avec tant de sérieux, il se demandait bien comment faire machine arrière.

Il pensait à Janick. Ça faisait bien une quinzaine d'années qu'ils vivaient ensemble et, pourtant, ils s'aimaient toujours, mais la séparation avait été un peu plus difficile cette fois, surtout qu'elle durerait un peu plus longtemps que d'habitude. Après avoir papillonné dans différents petits boulots depuis et goûté à l'indépendance de la femme mariée, elle avait à présent envie de rester auprès de lui et de leurs enfants. Travailler comme vendeuse ou camelote – elle tenait au « e » malgré la connotation péjorative que cette lettre donnait au mot – lui avait permis de retrouver l'atmosphère des grandes villes lors de ces immenses foires commerciales. Le plaisir de rencontrer des gens nouveaux et de revenir avec un peu d'argent, de quoi passer deux mois, trois peut-être à condition de se serrer un peu, la satisfaisait. Et de retrouver avec plaisir son village isolé et glacial. N'est-ce pas lorsque l'on quitte les choses qu'on les aime encore plus ? Mais cette fois, ils s'étaient querellés le jour du départ, alors qu'ils attendaient le train à la gare de Valence. Ce n'était plus le désir de découvrir autre chose mais le manque d'argent et surtout l'impossibilité d'en gagner sur place qui lui avaient fait accepter cet emploi à trois cents kilomètres : vendre des caravanes et des camping-cars. Elle avait horreur de ça, les camping-cars. C'est lourd, c'est laid, ça pue le mazout et ça n'avance pas. En plus, c'est cher. S'il y en a qui malgré ça se



laissent avoir, tant pis pour eux. Il lui faudrait pourtant persuader les plus hésitants du contraire. Son plaisir de s'évader était devenu contrainte. Elle avait été ferme avant de partir :

« Si on ne peut plus travailler et vivre ici ensemble, il faut partir, je supporte de plus en plus mal ces séparations répétées et je ne vais même pas gagner de quoi nous renflouer pour quelque temps. Quand j'aurais payé la piaule et les repas, il ne restera pas grand-chose. »

Les fois précédentes, elles ne lui avaient pas déplu ces aventures lointaines mais cette fois-ci, elle en avait assez.

Guilbaud n'avait pas répliqué. Qu'aurait-il pu dire ? Il savait bien qu'elle avait raison, qu'il fallait tenter quelque chose d'autre ailleurs avant qu'il ne soit trop tard, mais où et quoi ? Il se rendait bien compte lui aussi qu'ils tournaient à vide à présent, qu'ils n'avaient pas d'idées encore précises et d'avoir quitté leur maison, *là-haut sur la montagne*, ne les réjouissait pas. Ah, dans ces heures sombres, comme il en venait parfois, on remettait en question quelques belles idées d'antan : on arrête tout et on recommence autre chose, loin, très loin. Morigéner la civilisation et ses méfaits ne l'avait pas incitée à vous attendre. Ils n'en regrettaient pas pour autant leurs choix antérieurs, mais l'enthousiasme avait perdu de sa vigueur. Le propre de l'expérience, c'est de ne jamais savoir exactement ce qu'on va découvrir. Sinon, quel intérêt ? Plus simplement, ils pensaient que tous deux seuls, ils n'étaient pas de taille à mettre leur révolte en pratique. Douze ans, treize ans, peut-être plus, s'étaient passés. C'est long.

Il le savait que le café l'empêcherait de dormir, mais c'est tellement bon, cet arôme noir, corsé, fumant...

\*\*\*\*\*

\*

C'est curieux comme les vies se dessinent. La passion de Guilbaud pour le Moyen-Âge lui avait permis d'apprécier nombre de villages traversés lors de périodes de vacances, dans ces régions fortement marquées par l'histoire que sont la Bourgogne, les pays de bord de Loire ou la Bretagne. Ces riches contrées présentaient cependant toutes le même inconvénient : elles étaient « perversées » par leur proximité avec la capitale ou quelques autres grandes métropoles urbaines et envahies tous les week-ends par une foule de citadins en mal de campagne. Difficile de jouer l'an 01 dans ces conditions. C'est en traversant l'Ardèche, à la suite d'articles lus dans des magazines, que sa situation idéale lui apparut. Elle était suffisamment éloignée des grandes villes et de tout axe important de communication pour être restée préservée de leurs nuisances. Plus au sud, au-delà de la frontière marquée par les Cévennes, on retrouvait l'urbanisation mal contrôlée qui donnait à chaque petit bourg l'apparence d'une vilaine banlieue, leurs zones artisanales et commerciales s'étendant le long des routes jusqu'à celles du village voisin et ainsi de suite, les grandes voies de communication routières ou ferroviaires quadrillant le territoire... Plus au nord, une fois passé Lyon, on retombait sur l'invasion parisienne dès le printemps revenu. L'Ardèche ou la Lozère semblaient en dehors de cette agitation. Les routes étroites et sinueuses et les villages difficilement accessibles ne leur avaient jamais permis, depuis des temps immémoriaux, de devenir régions de passages et d'échanges. Ces deux contrées

étaient restées à l'écart de tout brassage et en avaient gardé une authenticité, une apparente pureté archaïque qui semblaient les avoir figées dans le temps et maintenues de longues années en arrière. Vision de Parisien sans doute mais peu éloignée de la réalité. En tout cas, c'est ce que Janick et Guilbaud avaient ressenti la première fois, profitant d'un été de vacances pour prospecter. Ce devait être en 1970.

Ils avaient campé tous les deux au Cheylard où le hasard les avait conduits, au pied du château de la Chèze, ce beau château épargné par Richelieu mais que les Boches n'avaient pu s'empêcher d'incendier le 6 juillet 44 lors de la bataille contre les FFI, au moment de la retraite allemande. Ils avaient alors découvert cette jolie petite cité attachante, entourée de montagnes et de prairies, au confluent de deux rivières, la Dorne et l'Eyrieux, au pied du Plateau ardéchois. La basse ville recelait des belles maisons anciennes, des ruelles et des placettes où il faisait bon flâner. Qu'on était loin alors des stigmates, odieux ou banals, de la civilisation néocitadine : les panneaux publicitaires géants, les stations d'essence à grand débit, les rocade express à quatre voies ; loin le béton, les cités dortoirs, les bistrots tout formica, les usines noires entourées de hauts murs aveugles piquetés de débris de verre, le vacarme des véhicules à moteur et la poussière grasse des gaz d'échappement qui brûlent la gorge ; loin les syndicats et leurs querelles, les manifestations aux milliers de figurants qui ne changent pas grand-chose et ne font jamais que demander toujours plus et non toujours mieux, les réunions stériles où on parle, on parle, on parle ; loin les courses effrénées à la crèche pour y déposer les enfants encore endormis, emmitouflés dans une couverture, et partir au boulot en courant, ces enfants qu'on reprendra le soir à la va vite ; loin le train de banlieue de 7 heures 46 qu'on rate de temps à autre ; loin la

« corvée supermarché » du samedi après-midi, loin enfin la crainte de l'agression en rentrant du cinéma dans un métro désert à minuit. Loin !

- Tu n'aimerais pas habiter ici ? demanda-t-il à Jannick en stoppant la voiture sur une de ces nombreuses petites routes étroites qui serpentent lentement à flanc de coteaux, à l'assaut de la montagne ardéchoise.

Voiture blanche au milieu de pâturages en fleurs, paysage bucolique, ambiance pastorale.

- Hum, oui, c'est beau... en cette saison. Et on y ferait quoi ?

- Je ne sais pas encore, il suffit de réfléchir, on vivrait là, c'est tout, en pleine nature, en suivant les saisons, en calquant notre vie sur leur rythme. Les activités ne doivent pas être trop difficiles à trouver à la campagne.

C'était l'été, le paysage était beau, elle était bien. Elle ne se voyait peut-être pas vraiment vivre ici, en pleine cambrousse, pas encore, mais après tout, ils n'allaient pas se disputer pour si peu aujourd'hui.

- On fera comme les paysans, insistait-il, ils connaissent la vraie vie, ils vont dans la bonne direction eux au moins, tu ne te souviens pas de tous ceux qu'on a rencontrés ?

- Mais il n'y avait que des vieux ! Tu as bien vu toi-même, tous les autres ou presque sont partis...

- Et bien justement, c'est grâce à ça qu'on peut acheter des maisons pour presque rien, elles sont bradées, le terrain en prime. Et si les jeunes sont partis, ils ont eu tort, la vraie vie c'est ici. Piégés, c'est ça, ils se sont laissé piéger par la télé et son bourrage de crâne, par l'attrait de la ville, le travail facile, les week-ends à la mer. Ce n'est qu'un miroir aux alouettes, un leurre. Tu verras, on saura bien se débrouiller, on va inventer une autre vie...

- Je ne sais pas, l'interrompt Janick, je ne suis pas sûre que ce soit aussi simple... Repartons sinon on n'aura pas le temps de tout voir avant ce soir et, en plein soleil, je commence à cuire dans cette voiture.

Les choses auraient pu en rester là mais les idées, quand elles vous trottent dans la tête, qui sait si elles disparaîtront vraiment ? Les choses auraient pu en rester là effectivement, à condition que ce ne fût qu'un désir passager, superficiel, une envie d'été et non une aspiration profonde, une volonté réelle de quitter ces banlieues mornes et les courses vaines contre le temps qui file, contre l'illusion d'une existence matérielle artificielle, chimères aux mille têtes bouffeuses d'énergie. Le monde était à refaire et il les attendait.

\*\*\*\*\*

Lentement, l'idée s'était enracinée, simple utopie romantique encore mais qui finirait par bien s'affermir, par s'étayer sur une argumentation plus solide, plus politique aussi. On n'en était pas encore là.

- Que dirais-tu de t'installer dans un château ? demanda-t-il à Janick, un soir en rentrant du collège, après un cours d'histoire qui l'avait particulièrement intéressé, regarde celui-ci, il est chouette non ?

Il extirpa de son porte document en skaï noir une superbe reproduction d'un manoir écossais, isolé au fond de la lande désertique des Lowlands, face à un loch, gris du reflet des nuages.

- Ça te reprend ? Passe-moi une épingle à nourrice, là sur la commode, je n'arrive pas à attacher la couche de cette chipie qui

gigote, répliqua-t-elle calmement, en l'embrassant partout, la chipie, pas lui.

- Je ne veux pas aller habiter en Écosse et je ne cherche pas un château avec des tours crénelées, entouré de douves remplies d'eau... Ça, c'est le rêve. Non, regarde cette annonce que j'ai trouvée dans le Marie-Claire que j'ai feuilleté chez le coiffeur, une ancienne maison de maître de la fin du XVIII<sup>e</sup>, on dirait presque une gentilhommière avec son machicoulis au-dessus de la porte d'entrée et un four à pain en angle. Elle est à rénover bien sûr mais tu as vu le prix, c'est donné ! Et c'est en Ardèche, je te montrerai l'endroit sur la carte.

- Mumm...

- Les Macquart ont acheté un village entier en Lozère, à retaper d'accord, tout n'est pas habitable, mais ils l'ont payé moins cher que leur voiture. Ils y vont cet été pour se rendre compte des travaux et, s'ils ont assez d'argent, ils déménageront au printemps prochain.

- Et il fera quoi lui ? Sûrement pas de l'informatique.

- Je crois qu'ils pensent élever des animaux, des chèvres peut-être, c'est sympa les chèvres, non ?

Janick ne répondait pas, elle continuait la toilette de Marie qui gigotait dans tous les sens, excitée par son frère Simon qui lui faisait des grimaces.

- Arrête de l'énervé, je n'arrive pas à l'habiller !

Guilbaud, lui, loin de se décourager, poursuivait son argumentaire avec une passion qui eût fait passer le plus convaincu des prophètes pour un dubitatif.

- Écoute, ça fait longtemps qu'on parle de partir à la campagne, il faut nous décider à présent sinon on ressemblera à de vieux aigris qui ont ressassé le même projet toute leur vie

sans jamais avoir eu le courage de le réaliser. J'me verrais bien gentleman farmer, je fumerai la pipe, je n'aime pas trop ça mais j'y arriverai, pantalon de velours et chemise blanche bouffante ; toi, bergère aux doigts de fée, tu fileras la quenouille au logis.

L'odeur de la soupe qui mijote tout doucement sur le bord de la vieille cuisinière à bois, il la sentait déjà. Le pain, cuit au four banal du village, aurait sûrement une autre saveur que la baguette industrielle de chez Poisson, le boulanger à l'angle de la rue Marcadet et de l'avenue de Clignancourt. Il arrivait à la faire rêver d'autant qu'elle en avait elle-même assez de cette vie insensée où il fallait toujours courir, car elle court, elle court toujours la banlieue ; Janick courait pour attraper le bus d'avant 7 heures, moins complet que le suivant et qui l'amenait directement au métro où, là aussi, il fallait courir tout le long de ce couloir interminable de la station Max Dormoy si elle ne voulait pas voir se refermer le portillon automatique au moment même où la rame arrivait, puis parvenir à prendre l'ascenseur de l'entreprise où elle travaillait avant qu'il ne soit trop encombré et monter jusqu'au dix-huitième étage en réajustant un brin de maquillage devant la glace avant qu'une voix suave et désincarnée annonce « dix-huitième étage, ouverture des portes », foncer jusqu'à son bureau, partagé avec quelques collègues qui ne manqueraient pas, aussitôt arrivées, de se raconter l'émission de la veille à la télé, c'était comme ça tous les jours ; puis même manège le soir dans l'autre sens, et le jour suivant et ainsi de suite jusqu'à la retraite, une retraite hypothétique qu'on n'était jamais sûr d'atteindre. Course du samedi dans les supermarchés pour enfin arriver, épuisé, au dimanche où l'on n'avait même plus le courage de sortir tant on était exténué, sans la moindre énergie ni le moindre désir d'aller